

## Reponse de M. Hecht

Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire Général,  
Messieurs et Chers Confrères,

Selon la tradition des discours académiques, je débute par les remerciements. Tradition, usage, bon usage. J'ai l'espoir de sortir un peu de la banalité, fatale et quasi de rigueur, en vous faisant part d'emblée du sentiment de modestie que j'éprouve devant vous, en ce jour très particulièrement. Et c'est une façon de vous faire comprendre que je ressens profondément l'honneur que vous m'avez fait en m'accueillant parmi vous, et de vous exprimer, sans phrases, si je puis dire, la très sincère gratitude dont je suis rempli à votre égard : pour ce témoignage d'indulgence et d'amitié qu'ainsi vous m'avez donné.

En fait, j'ai le droit d'être confus - quand je pense à l'ancien buveur d'eau que notre ami Barillot reçoit aujourd'hui à l'Académie du Vin de France. Quel chemin parcouru !

La qualité de membre associé, qui m'a été conférée, me dispense de faire l'éloge d'un prédécesseur. Vous me permettrez néanmoins, j'en suis sûr, de rendre hommage aux quelques hommes qui m'ont appris à connaître et à aimer le vin, grâce auxquels j'ai pu m'engager dans la bonne voie et m'y sentir à l'aise.

Si je respecte l'ordre chronologique, je dirai qu'au commencement de tout il y eut Constant Bourquin, et je remercie vivement notre Secrétaire général d'avoir parlé comme il l'a fait de ce vieux compagnon de route - ce vieux compagnon qui n'a cessé d'être jeune, vous le savez comme moi, pour peu qu'il soit possible de prétendre que la jeunesse se confond avec l'agressivité.

Puis il y a l'immense personnalité d'Henri Gouges, qui domine mes souvenirs, qui s'impose au premier plan de toutes les images sauvées par ma mémoire. Son souvenir ne me quitte pas, ne me quittera jamais. Je ne suis pas le seul à éprouver ce sentiment, je le sais bien, et je sais aussi que je ne surprendrai personne parmi vous en confessant que je

demeure hanté par le souvenir de ce grand homme de la vigne et du vin, en confessant l'émotion profonde qui m'anime chaque fois qu'est évoquée l'image de cet ami incomparable, de cet humain exemplaire.

Je voudrais dire encore ce que fût pour moi Constant Bourquin. Sa présence ici, en ce jour, contribue toutefois à arrêter mon élan. Cela m'attristerait qu'il fût absent. Mais il est là et je devine qu'il me donne ce conseil : "Parlez de Gouges, ne parlez pas de moi, sinon pour proclamer ce que vous et moi nous lui devons". Si je m'en tiens aux faits, en m'abstenant de tout jugement, Bourquin m'excusera plus facilement. Or, j'ai besoin de rappeler quelques-uns de ces faits pour m'expliquer sur moi-même, sur mon cas si vous préférez, sur le cas de l'ancien buveur d'eau.

Homme de lettres avant tout, philosophe de goût et de formation, esprit souverainement libre, Constant Bourquin, auteur de plusieurs essais et même d'un roman sur la chirurgie, vint peu à peu à la gastronomie, à la cuisine et au vin -- n'ayant de cesse d'avoir approfondi la connaissance des problèmes auxquels il s'intéressait. S'il m'a fait découvrir le vin un peu par hasard, et je lui en demeure reconnaissant, ma vraie dette envers cet ami de quarante ans, c'est qu'il m'a aidé à me décomplexer -- en m'encourageant sans jamais se lasser, en m'ouvrant auprès de lui un compte illimité de confiance. Et c'est exactement de cela que j'avais besoin. Quoique citoyen français depuis bien avant la guerre, je suis originaire d'Europe Centrale, et je suppose que vous le percevez à mon accent.

Comme beaucoup d'étrangers, comme la plupart des nouveaux venus certainement, j'ai fait dès mon arrivée à Paris, jeune homme, le fameux complexe de l'émigré. Ayant perdu mon pays natal, déraciné, j'étais timide, timoré, dépourvu d'assurance. Grâce à Constant Bourquin j'ai découvert la vraie France par le vrai vin. J'imagine que la France a été pour moi la patrie du vin avant de devenir, pour de bon, ma patrie tout court. Avec Bourquin, je me suis lancé, les premiers

enthousiasmes passés, dans la merveilleuse aventure du vin, dans cette aventure qui trouve aujourd'hui, 2 Juin 1970, grâce à vous, Messieurs, la plus merveilleuse des conclusions. Merci à vous, Constant, qui fûtes au début du chemin. Merci à vous, Messieurs, et désormais chers Confrères, qui avez jalonné ce chemin d'une magnifique pierre blanche.

Je reviens à Henri Gouges, car il importe qu'il soit présent dans ce discours comme il est présent dans ma vie, au détour de chaque phrase et chaque jour. Je me souviens très particulièrement du jour où j'ai renoué avec lui, après la triste aventure de la guerre, assez longtemps après d'ailleurs. Par un sentiment de discrétion sans doute, je pouvais me demander s'il ne m'avait pas oublié. Songez que je me suis trouvé désorienté à Nuits-Saint-Georges, ne sachant plus où trouver l'ancienne gendarmerie, cette maison qu'il avait achetée, par ironie ! lui le gendarme de la Bourgogne, comme nous l'appelions tous avec tant d'affection ... J'entrai dans une boutique où une brave femme me renseigna aussitôt. Et comme je m'en allais, elle ajouta : "Monsieur Gouges est un grand honnête homme!". C'est bien cela, c'est tout simple. J'eus une grande joie à l'entendre dire à ce moment-là, à l'instant qui précéda les retrouvailles. Ce cher gendarme, que nous éprouvions un tel plaisir à taquiner, fut ainsi baptisé le Pape de la Bourgogne : M. d'Angerville l'a rappelé avec beaucoup de délicatesse le jour où lui succédant ici il prononça son éloge. Que cette parenthèse me serve à régler un autre compte, puisque j'en suis au chapitre des dettes : la reconnaissance que je voue aux deux Marquis d'Angerville, l'ancien et l'actuel, le père et le fils -- le premier un personnage un peu sévère que nous respections infiniment, le second, l'affabilité incarnée, que nous aimons avec plus de familiarité.

Il faut que je dise aussi ce que fût la part de Max Léglise, le directeur de la Station oenologique de Bourgogne, homme de culture universelle, dont la gentillesse est inaltérable, champion de l'initiation au vin et professeur de charme par excellence. Quel professeur bien disant et quel maître en clarté!

Ai-je le droit de parler d'une philosophie du vin ? En ce cas je me ferais volontiers le disciple de La Palisse, et je dirais par exemple (avec toutes les nuances qui s'imposent, bien sûr) : "Laissez faire la nature, et vous découvrirez que vos vins n'en sont que meilleurs !". En faisant allusion à des nuances, je veux faire comprendre que certaines nécessités ne m'échappent pas et que je suis prêt à admettre certaines concessions -- le moins possible toutefois. Que l'homme intervienne, qu'il aide la nature quand celle-ci est défaillante, je m'incline. Mais quand la nature a été généreuse, bienveillante, je pense que c'est un devoir de respecter son oeuvre et que l'homme s'abstienne de toute collaboration intempestive. Qu'il suffise à l'homme de communier avec une réussite qui le dépasse et d'accepter la leçon d'équilibre et d'harmonie qui lui est donnée. Qu'il respecte le vin, cet être vivant. A ce propos, combien il me plaît, en toute occasion, d'évoquer la si judicieuse remarque du Professeur Portmann -- à savoir que le vin est le seul aliment qui reste vivant après avoir quitté la terre.

Je sais, Messieurs, tout ce qui me reste à faire pour mériter le privilège d'être des vôtres, ce qui implique un solide compte créancier auprès de la vie. Un capital que l'on utilise de mieux en mieux, à mesure qu'on a le sentiment qu'il est en train de vous échapper. Longue vie à l'Académie du Vin de France et à tous ses membres, en sorte que les uns et les autres nous puissions nous consacrer longtemps encore à la défense des choses qui demeurent nobles dans le monde où nous vivons !